

GUY DE MAUPASSANT

BEL-AMI

BEL-AMI

[Pages de titre](#)

[Première partie](#)

[Deuxième partie](#)

[Page de copyright](#)

1

Bel-Ami

Guy de Maupassant

2

Première partie

3

I

Quand la caissière lui eut rendu la monnaie de sa pièce de cent sous, Georges Duroy sortit du restaurant.

Comme il portait beau, par nature et par pose d'ancien sous-officier, il cambra sa taille, frisa sa moustache d'un geste militaire et familier, et jeta sur les dîneurs attardés un regard rapide et circulaire, un de ces regards de joli garçon, qui s'étendent comme des coups d'épervier.

Les femmes avaient levé la tête vers lui, trois petites ouvrières, une maîtresse de musique entre deux âges, mal peignée, négligée, coiffée d'un chapeau toujours poussiéreux et vêtue toujours d'une robe de travers, et deux bourgeoises avec leurs maris, habituées de cette gargote à prix fixe.

Lorsqu'il fut sur le trottoir, il demeura un instant immobile, se demandant ce qu'il allait faire. On était au 28 juin, et il lui restait

juste en poche trois francs quarante pour finir le
mois. Cela
représentait deux dîners sans déjeuners, ou deux
déjeuners sans
dîners, au choix. Il réfléchit que les repas du matin
étant de vingt-
deux sous, au lieu de trente que coûtaient ceux du
soir, il lui resterait,
en se contentant des déjeuners, un franc vingt
centimes de boni, ce
qui représentait encore deux collations au pain et
au saucisson, plus
deux bocks sur le boulevard. C'était là sa grande
dépense et son
grand plaisir des nuits ; et il se mit à descendre la
rue Notre-Dame-
de-Lorette.

Il marchait ainsi qu'au temps où il portait
l'uniforme des hussards,
la poitrine bombée, les jambes un peu entrouvertes
comme s'il venait
de descendre de cheval ; et il avançait brutalement
dans la rue pleine

4

de monde, heurtant les épaules, poussant les gens
pour ne point se
déranger de sa route.

Il inclinait légèrement sur l'oreille son chapeau
à haute forme
assez défraîchi, et battait le pavé de son talon. Il
avait l'air de
toujours défier quelqu'un, les passants, les
maisons, la ville entière,
par chic de beau soldat tombé dans le civil.

Quoique habillé d'un complet de soixante francs,
il gardait une

certaine élégance tapageuse, un peu commune,
réelle cependant.
Grand, bien fait, blond, d'un blond châtain
vaguement roussi, avec
une moustache retroussée, qui semblait mousser
sur sa lèvre, des
yeux bleus, clairs, troués d'une pupille toute petite,
des cheveux
frisés naturellement, séparés par une raie au
milieu du crâne, il
ressemblait bien au mauvais sujet des romans
populaires.

C'était une de ces soirées d'été où l'air manque
dans Paris. La
ville, chaude comme une étuve, paraissait suer
dans la nuit
étouffante. Les égouts soufflaient par leurs
bouches de granit leurs
haleines empestées, et les cuisines souterraines
jetaient à la rue, par
leurs fenêtres basses, les miasmes infâmes des
eaux de vaisselle et
des vieilles sauces.

Les concierges, en manches de chemise, à
cheval sur des chaises
en paille, fumaient la pipe sous des portes
cochères, et les passants
allaient d'un pas accablé, le front nu, le chapeau à
la main.

Quand Georges Duroy parvint au boulevard, il
s'arrêta encore,
indécis sur ce qu'il allait faire. Il avait envie
maintenant de gagner les
Champs-Élysées et l'avenue du bois de Boulogne
pour trouver un

peu d'air frais sous les arbres ; mais un désir aussi
le travaillait, celui
d'une rencontre amoureuse.

Comment se présenterait-elle ? Il n'en savait
rien, mais il
l'attendait depuis trois mois, tous les jours, tous les
soirs.

Quelquefois cependant, grâce à sa belle mine et
à sa tournure
galante, il volait, par-ci, par-là, un peu d'amour,
mais il espérait
toujours plus et mieux.

La poche vide et le sang bouillant, il s'allumait
au contact des
rôdeuses qui murmurent, à l'angle des rues : «
Venez-vous chez moi,
joli garçon ? » mais il n'osait les suivre, ne les
pouvant payer ; et il
attendait aussi autre chose, d'autres baisers, moins
vulgaires.

5

Il aimait cependant les lieux où grouillent les
filles publiques,
leurs bals, leurs cafés, leurs rues ; il aimait les
coudoyer, leur parler,
les tutoyer, flairer leurs parfums violents, se sentir
près d'elles.

C'étaient des femmes enfin, des femmes d'amour.
Il ne les méprisait
point du mépris inné des hommes de famille.

Il tourna vers la Madeleine et suivit le flot de
foule qui coulait
accablé par la chaleur. Les grands cafés, pleins de
monde,
débordaient sur le trottoir, étalant leur public de
buveurs sous la

lumière éclatante et crue de leur devanture
illuminée. Devant eux, sur
de petites tables carrées ou rondes, les verres
contenaient des liquides
rouges, jaunes, verts, bruns, de toutes les nuances
; et dans l'intérieur
des carafes on voyait briller les gros cylindres
transparents de glace
qui refroidissaient la belle eau claire.

Duroy avait ralenti sa marche, et l'envie de
boire lui séchait la
gorge.

Une soif chaude, une soif de soir d'été le tenait,
et il pensait à la
sensation délicieuse des boissons froides coulant
dans la bouche.

Mais s'il buvait seulement deux bocks dans la
soirée, adieu le maigre
souper du lendemain, et il les connaissait trop, les
heures affamées de
la fin du mois.

Il se dit : « Il faut que je gagne dix heures et je
prendrai mon bock
à l'Américain. Nom d'un chien ! que j'ai soif tout de
même ! » Et il
regardait tous ces hommes attablés et buvant, tous
ces hommes qui
pouvaient se désaltérer tant qu'il leur plaisait. Il
allait, passant devant
les cafés d'un air crâne et gaillard, et il jugeait
d'un coup d'œil, à la
mine, à l'habit, ce que chaque consommateur
devait porter d'argent
sur lui. Et une colère l'envahissait contre ces gens
assis et tranquilles.

En fouillant leurs poches, on trouverait de l'or, de la monnaie blanche et des sous. En moyenne, chacun devait avoir au moins deux louis ; ils étaient bien une centaine au café ; cent fois deux louis font quatre mille francs ! Il murmurait : « Les cochons ! » tout en se dandinant avec grâce. S'il avait pu en tenir un au coin d'une rue, dans l'ombre bien noire, il lui aurait tordu le cou, ma foi, sans scrupule, comme il faisait aux volailles des paysans, aux jours de grandes manœuvres.

Et il se rappelait ses deux années d'Afrique, la façon dont il

6

rançonnait les Arabes dans les petits postes du Sud. Et un sourire cruel et gai passa sur ses lèvres au souvenir d'une escapade qui avait coûté la vie à trois hommes de la tribu des Ouled-Alane et qui leur avait valu, à ses camarades et à lui, vingt poules, deux moutons et de l'or, et de quoi rire pendant six mois.

On n'avait jamais trouvé les coupables, qu'on n'avait guère cherché d'ailleurs, l'Arabe étant un peu considéré comme la proie naturelle du soldat.

À Paris, c'était autre chose. On ne pouvait pas marauder gentiment, sabre au côté et revolver au poing, loin de la justice civile,

en liberté. Il se sentait au cœur tous les instincts de sous-off lâché en pays conquis. Certes il les regrettait, ses deux années de désert.

Quel dommage de n'être pas resté là-bas ! Mais voilà, il avait espéré mieux en revenant. Et maintenant !... Ah ! oui, c'était du propre, maintenant !

Il faisait aller sa langue dans sa bouche, avec un petit claquement, comme pour constater la sécheresse de son palais.

La foule glissait autour de lui, exténuée et lente, et il pensait

toujours : « Tas de brutes ! tous ces imbéciles-là ont des sous dans le

gilet. » Il bousculait les gens de l'épaule, et sifflotait des airs joyeux.

Des messieurs heurtés se retournaient en grognant ; des femmes

prononçaient : « En voilà un animal ! »

Il passa devant le Vaudeville, et s'arrêta en face du café

Américain, se demandant s'il n'allait pas prendre son bock, tant la

soif le torturait. Avant de se décider, il regarda l'heure aux horloges

lumineuses, au milieu de la chaussée. Il était neuf heures un quart. Il

se connaissait ; dès que le verre plein de bière serait devant lui, il

l'avalerait. Que ferait-il ensuite jusqu'à onze heures ?

Il passa. « J'irai jusqu'à la Madeleine, se dit-il, et je reviendrai tout doucement. »

Comme il arrivait au coin de la place de l'Opéra,
il croisa un gros
jeune homme, dont il se rappela vaguement avoir
vu la tête quelque
part.

Il se mit à le suivre en cherchant dans ses
souvenirs, et répétant à
mi-voix : « Où diable ai-je connu ce particulier-là ?
»

Il fouillait dans sa pensée, sans parvenir à se le
rappeler ; puis tout

7

d'un coup, par un singulier phénomène de
mémoire, le même homme
lui apparut moins gros, plus jeune, vêtu d'un
uniforme de hussard.

Il s'écria tout haut : « Tiens, Forestier ! » et,
allongeant le pas, il
alla frapper sur l'épaule du marcheur. L'autre se
retourna, le regarda,
puis dit :

— Qu'est-ce que vous me voulez, monsieur ?

Duroy se mit à rire :

— Tu ne me reconnais pas ?

— Non.

— Georges Duroy du sixième hussards.

Forestier tendit les deux mains :

— Ah ! mon vieux ! comment vas-tu ?

— Très bien, et toi ?

— Oh ! moi, pas trop ; figure-toi que j'ai une
poitrine de papier

mâché maintenant ; je tousse six mois sur douze, à
la suite d'une
bronchite que j'ai attrapée à Bougival, l'année de
mon retour à Paris,
voici quatre ans maintenant.

— Tiens ! tu as l'air solide, pourtant.
Et Forestier, prenant le bras de son ancien camarade, lui parla de sa maladie, lui raconta les consultations, les opinions et les conseils des médecins, la difficulté de suivre leurs avis dans sa position. On lui ordonnait de passer l'hiver dans le Midi ; mais le pouvait-il ? Il était marié et journaliste, dans une belle situation.

— Je dirige la politique à La Vie Française. Je fais le Sénat au Salut, et, de temps en temps, des chroniques littéraires pour La Planète. Voilà, j'ai fait mon chemin.

Duroy, surpris, le regardait. Il était bien changé, bien mûri. Il avait maintenant une allure, une tenue, un costume d'homme posé, sûr de lui, et un ventre d'homme qui dîne bien. Autrefois il était maigre, mince et souple, étourdi, casseur d'assiettes, tapageur et toujours en train.

En trois ans Paris en avait fait quelqu'un de tout autre, de gros et de sérieux, avec quelques cheveux blancs sur les tempes, bien qu'il n'eût pas plus de vingt-sept ans.

Forestier demanda :

— Où vas-tu ?

8

Duroy répondit :

— Nulle part, je fais un tour avant de rentrer.

— Eh bien ! veux-tu m'accompagner à La Vie Française, où j'ai

des épreuves à corriger ; puis nous irons prendre un bock ensemble.

— Je te suis.

Et ils se mirent à marcher en se tenant par le bras avec cette familiarité facile qui subsiste entre compagnons d'école et entre camarades de régiment.

— Qu'est-ce que tu fais à Paris ? » dit Forestier.

Duroy haussa les épaules :

— Je crève de faim, tout simplement. Une fois mon temps fini,

j'ai voulu venir ici pour... pour faire fortune ou plutôt pour vivre à

Paris ; et voilà six mois que je suis employé aux bureaux du chemin

de fer du Nord, à quinze cents francs par an, rien de plus.

Forestier murmura :

— Bigre, ça n'est pas gras.

— Je te crois. Mais comment veux-tu que je m'en tire ? Je suis

seul, je ne connais personne, je ne peux me recommander à personne.

Ce n'est pas la bonne volonté qui me manque, mais les moyens.

Son camarade le regarda des pieds à la tête, en homme pratique,

qui juge un sujet, puis il prononça d'un ton convaincu :

— Vois-tu, mon petit, tout dépend de l'aplomb, ici.

Un homme un peu malin devient plus facilement ministre que

chef de bureau. Il faut s'imposer et non pas demander. Mais

comment diable n'as-tu pas trouvé mieux qu'une place d'employé au Nord ?

Duroy reprit :

— J'ai cherché partout, je n'ai rien découvert.

Mais j'ai quelque chose en vue en ce moment, on m'offre d'entrer comme écuyer au manège Pellerin. Là, j'aurai, au bas mot, trois mille francs.

Forestier s'arrêta net :

— Ne fais pas ça, c'est stupide, quand tu devrais gagner dix mille francs. Tu te fermes l'avenir du coup. Dans ton bureau, au moins, tu es caché, personne ne te connaît, tu peux en sortir, si tu es fort, et faire ton chemin. Mais une fois écuyer, c'est fini. C'est comme si tu étais maître d'hôtel dans une maison où tout Paris va dîner. Quand tu

9

auras donné des leçons d'équitation aux hommes du monde ou à leurs fils, ils ne pourront plus s'accoutumer à te considérer comme leur égal.

Il se tut, réfléchit quelques secondes, puis demanda :

— Es-tu bachelier ?

— Non. J'ai échoué deux fois.

— Ça ne fait rien, du moment que tu as poussé tes études jusqu'au bout. Si on parle de Cicéron ou de Tibère, tu sais à peu près ce que c'est ?

— Oui, à peu près.
— Bon, personne n'en sait davantage, à l'exception d'une vingtaine d'imbéciles qui ne sont pas fichus de se tirer d'affaire. Ça n'est pas difficile de passer pour fort, va ; le tout est de ne pas se faire pincer en flagrant délit d'ignorance. On manœuvre, on esquive la difficulté, on tourne l'obstacle, et on colle les autres au moyen d'un dictionnaire.

Tous les hommes sont bêtes comme des oies et ignorants comme des carpes.

Il parlait en gaillard tranquille qui connaît la vie, et il souriait en regardant passer la foule. Mais tout d'un coup il se mit à tousser, et s'arrêta pour laisser finir la quinte, puis, d'un ton découragé :

— Est-ce pas assommant de ne pouvoir se débarrasser de cette bronchite ? Et nous sommes en plein été. Oh ! cet hiver, j'irai me guérir à Menton. Tant pis, ma foi, la santé avant tout.

Ils arrivèrent au boulevard Poissonnière, devant une grande porte vitrée, derrière laquelle un journal ouvert était collé sur les deux faces. Trois personnes arrêtées le lisaient.

Au-dessus de la porte s'étalait, comme un appel, en grandes lettres de feu dessinées par des flammes de gaz : La Vie Française. Et les

promeneurs passant brusquement dans la clarté
que jetaient ces trois
mots éclatants apparaissaient tout à coup en pleine
lumière, visibles,
clairs et nets comme au milieu du jour, puis
rentraient aussitôt dans
l'ombre.

Forestier poussa cette porte : « Entre », dit-il.

Duroy entra, monta
un escalier luxueux et sale que toute la rue voyait,
parvint dans une
antichambre, dont les deux garçons de bureau
saluèrent son

10

camarade, puis s'arrêta dans une sorte de salon
d'attente, poussiéreux
et fripé, tendu de faux velours d'un vert pisseux,
criblé de taches et
rongé par endroits, comme si des souris l'eussent
grignoté.

— Assieds-toi, dit Forestier, je reviens dans cinq
minutes.

Et il disparut par une des trois sorties qui
donnaient dans ce
cabinet.

Une odeur étrange, particulière, inexprimable,
l'odeur des salles
de rédaction, flottait dans ce lieu.

Duroy demeurait immobile, un peu intimidé,
surpris surtout. De
temps en temps des hommes passaient devant lui,
en courant, entrés
par une porte et partis par l'autre avant qu'il eût le
temps de les
regarder.

C'étaient tantôt des jeunes gens, très jeunes,
l'air affairé, et tenant
à la main une feuille de papier qui palpitait au vent
de leur course ;
tantôt des ouvriers compositeurs, dont la blouse de
toile tachée
d'encre laissait voir un col de chemise bien blanc
et un pantalon de
drap pareil à celui des gens du monde ; et ils
portaient avec
précaution des bandes de papier imprimé, des
épreuves fraîches, tout
humides. Quelquefois un petit monsieur entrait,
vêtu avec une
élégance trop apparente, la taille trop serrée dans
la redingote, la
jambe trop moulée sous l'étoffe, le pied étreint
dans un soulier trop
pointu, quelque reporter mondain apportant les
échos de la soirée.

D'autres encore arrivaient, graves, importants,
coiffés de hauts
chapeaux à bords plats, comme si cette forme les
eût distingués du
reste des hommes.

Forestier reparut tenant par le bras un grand
garçon maigre, de
trente à quarante ans, en habit noir et en cravate
blanche, très brun, la
moustache roulée en pointes aiguës, et qui avait
l'air insolent et
content de lui.

Forestier lui dit : « Adieu, cher maître. »
L'autre lui serra la main : « Au revoir, mon cher
», et il descendit
l'escalier en sifflotant, la canne sous le bras.

Duroy demanda :
— Qui est-ce ?
— C'est Jacques Rival, tu sais, le fameux
chroniqueur, le
duelliste.

11

Il vient de corriger ses épreuves. Garin, Montel
et lui sont les trois
premiers chroniqueurs d'esprit et d'actualité que
nous ayons à Paris.
Il gagne ici trente mille francs par an pour deux
articles par semaine.

Et comme ils s'en allaient, ils rencontrèrent un
petit homme à
longs cheveux, gros, d'aspect malpropre, qui
montait les marches en
soufflant.

Forestier salua très bas.
— Norbert de Varenne, dit-il, le poète, l'auteur
des Soleils morts,
encore un homme dans les grands prix. Chaque
conte qu'il nous
donne coûte trois cents francs, et les plus longs
n'ont pas deux cents
lignes. Mais entrons au Napolitain, je commence à
crever de soif.

Dès qu'ils furent assis devant la table du café,
Forestier cria :
« Deux bocks ! » et il avala le sien d'un seul trait,
tandis que Duroy
buvait la bière à lentes gorgées, la savourant et la
dégustant, comme
une chose précieuse et rare.

Son compagnon se taisait, semblait réfléchir,
puis tout à coup :
— Pourquoi n'essaierais-tu pas du journalisme ?

L'autre, surpris, le regarda ; puis il dit :
— Mais... c'est que... je n'ai jamais rien écrit.
— Bah ! on essaie, on commence. Moi, je
pourrais t'employer à
aller me chercher des renseignements, à faire des
démarches et des
visites. Tu aurais, au début, deux cent cinquante
francs et tes voitures
payées. Veux-tu que j'en parle au directeur ?
— Mais certainement que je veux bien,
— Alors, fais une chose, viens dîner chez moi
demain ; j'ai cinq
ou six personnes seulement, le patron, M. Walter,
sa femme, Jacques
Rival et Norbert de Varenne, que tu viens de voir,
plus une amie de
Mme Forestier. Est-ce entendu ?
Duroy hésitait, rougissant, perplexe. Il murmura
enfin :
— C'est que... je n'ai pas de tenue convenable.
Forestier fut stupéfait :
— Tu n'as pas d'habit ? Bigre ! en voilà une
chose indispensable
pourtant. À Paris, vois-tu, il vaudrait mieux n'avoir
pas de lit que pas
d'habit.
Puis, tout à coup, fouillant dans la poche de son
gilet, il en tira une
pincée d'or, prit deux louis, les posa devant son
ancien camarade, et,

12

d'un ton cordial et familier :
— Tu me rendras ça quand tu pourras. Loue ou
achète au mois, en
donnant un acompte, les vêtements qu'il te faut ;
enfin arrange-toi,

mais viens dîner à la maison, demain, sept heures
et demie, 17, rue
Fontaine.

Duroy, troublé, ramassait l'argent en balbutiant

:

— Tu es trop aimable, je te remercie bien, sois
certain que je

n'oublierai pas...

L'autre l'interrompit :

— Allons, c'est bon. Encore un bock, n'est-ce
pas ? Et il cria :

Garçon, deux bocks !

Puis, quand ils les eurent bus, le journaliste
demanda :

— Veux-tu flâner un peu, pendant une heure ?

— Mais certainement.

Et ils se remirent en marche vers la Madeleine.

— Qu'est-ce que nous ferions bien ? demanda

Forestier. On

prétend qu'à Paris un flâneur peut toujours
s'occuper ; ça n'est pas
vrai.

Moi, quand je veux flâner, le soir, je ne sais
jamais où aller. Un

tour au Bois n'est amusant qu'avec une femme, et
on n'en a pas

toujours une sous la main ; les cafés-concerts
peuvent distraire mon

pharmacien et son épouse, mais pas moi. Alors,
quoi faire ? Rien. Il

devrait y avoir ici un jardin d'été, comme le parc
Monceau, ouvert la

nuit, où on entendrait de la très bonne musique en
buvant des choses

fraîches sous les arbres. Ce ne serait pas un lieu de
plaisir, mais un

lieu de flâne ; et on paierait cher pour entrer, afin d'attirer les jolies dames. On pourrait marcher dans des allées bien sablées, éclairées à la lumière électrique, et s'asseoir quand on voudrait pour écouter la musique de près ou de loin. Nous avons eu à peu près ça autrefois chez Musard, mais avec un goût de bastringue et trop d'airs de danse, pas assez d'étendue, pas assez d'ombre, pas assez de sombre. Il faudrait un très beau jardin, très vaste. Ce serait charmant. Où veux-tu aller ?

Duroy, perplexe, ne savait que dire ; enfin, il se décida :

— Je ne connais pas les Folies-Bergère. J'y ferais volontiers un tour.

13

Son compagnon s'écria :

— Les Folies-Bergère, bigre ? nous y cuirons comme dans une rôtissoire. Enfin, soit, c'est toujours drôle.

Et ils pivotèrent sur leurs talons pour gagner la rue du Faubourg-Montmartre.

La façade illuminée de l'établissement jetait une grande lueur dans les quatre rues qui se joignent devant elle. Une file de fiacres attendait la sortie.

Forestier entra, Duroy l'arrêta :

— Nous oublions de passer au guichet. L'autre répondit d'un ton important :

— Avec moi on ne paie pas.

Quand il s'approcha du contrôle, les trois contrôleurs le saluèrent.

Celui du milieu lui tendit la main. Le journaliste demanda :

— Avez-vous une bonne loge ?

— Mais certainement, monsieur Forestier.

Il prit le coupon qu'on lui tendait, poussa la porte matelassée, à

battants garnis de cuir ; et ils se trouvèrent dans la salle.

Une vapeur de tabac voilait un peu, comme un très fin brouillard,

les parties lointaines, la scène et l'autre côté du théâtre. Et s'élevant

sans cesse, en minces filets blanchâtres, de tous les cigares et de

toutes les cigarettes que fumaient tous ces gens, cette brume légère

montait toujours, s'accumulait au plafond, et formait, sous le large

dôme, autour du lustre, au-dessus de la galerie du premier chargée de

spectateurs, un ciel ennuagé de fumée.

Dans le vaste corridor d'entrée qui mène à la promenade

circulaire, où rôde la tribu parée des filles, mêlée à la foule sombre

des hommes, un groupe de femmes attendait les arrivants devant un

des trois comptoirs où trônaient, fardées et défraîchies, trois

marchandes de boissons et d'amour.

Les hautes glaces, derrière elles, reflétaient

leurs dos et les visages

des passants.

Forestier ouvrait les groupes, avançait vite, en
homme qui a droit
à la considération.

Il s'approcha d'une ouvreuse.

— La loge dix-sept ? dit-il.

14

— Par ici, monsieur.

Et on les enferma dans une petite boîte en bois,
découverte,
tapissée de rouge, et qui contenait quatre chaises
de même couleur, si
rapprochées qu'on pouvait à peine se glisser entre
elles.

Les deux amis s'assirent : et, à droite comme à
gauche, suivant
une longue ligne arrondie aboutissant à la scène
par les deux bouts,
une suite de cases semblables contenait des gens
assis également et
dont on ne voyait que la tête et la poitrine.

Sur la scène, trois jeunes hommes en maillot
collant, un grand, un
moyen, un petit, faisaient, tour à tour, des
exercices sur un trapèze.

Le grand s'avancait d'abord, à pas courts et
rapides, en souriant,
et saluait avec un mouvement de la main comme
pour envoyer un
baiser.

On voyait, sous le maillot, se dessiner les
muscles des bras et des
jambes ; il gonflait sa poitrine pour dissimuler son
estomac trop
saillant ; et sa figure semblait celle d'un garçon
coiffeur, car une raie

soignée ouvrait sa chevelure en deux parties
égales, juste au milieu
du crâne. Il atteignait le trapèze d'un bond
gracieux, et, pendu par les
mains, tournait autour comme une roue lancée ; ou
bien, les bras
raides, le corps droit, il se tenait immobile, couché
horizontalement
dans le vide, attaché seulement à la barre fixe par
la force des
poignets.

Puis il sautait à terre, saluait de nouveau en
souriant sous les
applaudissements de l'orchestre, et allait se coller
contre le décor, en
montrant bien, à chaque pas, la musculature de sa
jambe.

Le second, moins haut, plus trapu, s'avavançait à
son tour et répétait
le même exercice, que le dernier recommençait
encore, au milieu de
la faveur plus marquée du public.

Mais Duroy ne s'occupait guère du spectacle, et,
la tête tournée, il
regardait sans cesse derrière lui le grand
promenoir plein d'hommes
et de prostituées.

Forestier lui dit : « Remarque donc l'orchestre :
rien que des
bourgeois avec leurs femmes et leurs enfants, de
bonnes têtes
stupides qui viennent pour voir.

Aux loges, des boulevardiers ; quelques artistes,
quelques filles de
demi-choix ; et, derrière nous, le plus drôle de
mélange qui soit dans

Paris. Quels sont ces hommes ? Observe-les. Il y a de tout, de toutes les castes, mais la crapule domine. Voici des employés, employés de banque, de magasin, de ministère, des reporters, des souteneurs, des officiers en bourgeois, des gommeux en habit, qui viennent de dîner au cabaret et qui sortent de l'Opéra avant d'entrer aux Italiens, et puis encore tout un monde d'hommes suspects qui défient l'analyse.

Quant aux femmes, rien qu'une marque : la soupeuse de l'Américain, la fille à un ou deux louis qui guette l'étranger de cinq louis et prévient ses habitués quand elle est libre. On les connaît toutes depuis six ans ; on les voit tous les soirs, toute l'année, aux mêmes endroits, sauf quand elles font une station hygiénique à Saint-Lazare ou à Lourcine. »

Duroy n'écoutait plus. Une de ces femmes, s'étant accoudée à leur loge, le regardait. C'était une grosse brune à la chair blanchie par la pâte, à l'œil noir, allongé, souligné par le crayon, encadré sous des sourcils énormes et factices. Sa poitrine, trop forte, tendait la soie sombre de sa robe ; et ses lèvres peintes, rouges comme une plaie, lui donnaient quelque chose de bestial, d'ardent, d'outré, mais qui

allumait le désir cependant.

Elle appela, d'un signe de tête, une de ses amies
qui passait, une
blonde aux cheveux rouges, grasse aussi, et elle lui
dit d'une voix

assez forte pour être entendue :

— Tiens, v'là un joli garçon : s'il veut de moi
pour dix louis, je ne
dirai pas non.

Forestier se retourna, et, souriant, il tapa sur la
cuisse de Duroy :

— C'est pour toi, ça : tu as du succès, mon cher.
Mes compliments.

L'ancien sous-off avait rougi ; et il tâtait, d'un
mouvement

machinal du doigt, les deux pièces d'or dans la
poche de son gilet.

Le rideau s'était baissé ; l'orchestre maintenant
jouait une valse.

Duroy dit :

— Si nous faisons un tour dans la galerie ?

— Comme tu voudras.

Ils sortirent, et furent aussitôt entraînés dans le
courant des

promeneurs. Pressés, poussés, serrés, ballottés, ils
allaient, ayant

devant les yeux un peuple de chapeaux. Et les
filles, deux par deux,

16

passaient dans cette foule d'hommes, la
traversaient avec facilité,
glissaient entre les coudes, entre les poitrines,
entre les dos, comme si
elles eussent été bien chez elles, bien à l'aise, à la
façon des poissons
dans l'eau, au milieu de ce flot de mâles.

Duroy ravi, se laissait aller, buvait avec ivresse
l'air vicié par le
tabac, par l'odeur humaine et les parfums des
drôlesses. Mais

Forestier suait, soufflait, toussait.

— Allons au jardin, dit-il.

Et, tournant à gauche, ils pénétrèrent dans une
espèce de jardin
couvert, que deux grandes fontaines de mauvais
goût rafraîchissaient.

Sous des ifs et des thuyas en caisse, des hommes
et des femmes
buvaien sur des tables de zinc.

— Encore un bock ? demanda Forestier.

— Oui, volontiers.

Ils s'assirent en regardant passer le public.

De temps en temps, une rôdeuse s'arrêtait, puis
demandait avec un
sourire banal : « M'offrez-vous quelque chose,
monsieur ? » Et

comme Forestier répondait : « Un verre d'eau à la
fontaine », elle

s'éloignait en murmurant : « Va donc, mufle ! »

Mais la grosse brune qui s'était appuyée tout à
l'heure derrière la

loge des deux camarades reparut, marchant
arrogamment, le bras

passé sous celui de la grosse blonde. Cela faisait
vraiment une belle

paire de femmes, bien assorties.

Elle sourit en apercevant Duroy, comme si leurs
yeux se fussent

dit déjà des choses intimes et secrètes ; et, prenant
une chaise, elle

s'assit tranquillement en face de lui et fit asseoir
son amie, puis elle

commanda d'une voix claire : « Garçon, deux grenadines ! »

Forestier, surpris, prononça :

— Tu ne te gênes pas, toi !

Elle répondit :

— C'est ton ami qui me séduit. C'est vraiment un joli garçon. Je

crois qu'il me ferait faire des folies !

Duroy, intimidé, ne trouvait rien à dire. Il retroussait sa moustache

frisée en souriant d'une façon niaise. Le garçon apporta les sirops,

que les femmes burent d'un seul trait ; puis elles se levèrent, et la

brune, avec un petit salut amical de la tête et un léger coup d'éventail

17

sur le bras, dit à Duroy : « Merci, mon chat. Tu n'as pas la parole facile. »

Et elles partirent en balançant leur croupe.

Alors Forestier se mit à rire :

— Dis donc, mon vieux, sais-tu que tu as vraiment du succès

auprès des femmes ? Il faut soigner ça. Ça peut te mener loin. Il se

tut une seconde, puis reprit, avec ce ton rêveur des gens qui pensent

tout haut : c'est encore par elles qu'on arrive le plus vite.

Et comme Duroy souriait toujours sans répondre, il demanda :

— Est-ce que tu restes encore ? Moi, je vais rentrer, j'en ai assez.

L'autre murmura :

— Oui, je reste encore un peu.

Il n'est pas tard.

Forestier se leva :

— Eh bien ! adieu, alors. À demain. N'oublie pas ? 17, rue

Fontaine, sept heures et demie.

— C'est entendu ; à demain. Merci.

Ils se serrèrent la main, et le journaliste s'éloigna.

Dès qu'il eut disparu, Duroy se sentit libre, et de nouveau il tâta

joyeusement les deux pièces d'or dans sa poche ; puis, se levant, il se

mit à parcourir la foule qu'il fouillait de l'œil.

Il les aperçut bientôt, les deux femmes, la blonde et la brune, qui

voyageaient toujours de leur allure fière de mendiante, à travers la cohue des hommes.

Il alla droit sur elles, et quand il fut tout près, il n'osa plus.

La brune lui dit :

— As-tu retrouvé ta langue ?

Il balbutia : « Parbleu », sans parvenir à prononcer autre chose que

cette parole.

Ils restaient debout tous les trois, arrêtés, arrêtant le mouvement

du promenoir, formant un remous autour d'eux.

Alors, tout à coup, elle demanda :

— Viens-tu chez moi ?

Et lui, frémissant de convoitise, répondit brutalement.

— Oui, mais je n'ai qu'un louis dans ma poche.

Elle sourit avec indifférence :

— Ça ne fait rien.

Et elle prit son bras en signe de possession.
Comme ils sortaient, il songeait qu'avec les
autres vingt francs il
pourrait facilement se procurer, en location, un
costume de soirée
pour le lendemain.

19

II

— Monsieur Forestier, s'il vous plaît ?
— Au troisième, la porte à gauche.
Le concierge avait répondu cela d'une voix
aimable où
apparaissait une considération pour son locataire.
Et Georges Duroy
monta l'escalier.

Il était un peu gêné, intimidé, mal à l'aise. Il
portait un habit pour
la première fois de sa vie, et l'ensemble de sa
toilette l'inquiétait. Il
la sentait défectueuse en tout, par les bottines non
vernies mais assez
fines cependant, car il avait la coquetterie du pied,
par la chemise de
quatre francs cinquante achetée le matin même au
Louvre, et dont le
plastron trop mince ce cassait déjà. Ses autres
chemises, celles de
tous les jours, ayant des avaries plus ou moins
graves, il n'avait pu
utiliser même la moins abîmée.

Son pantalon, un peu trop large, dessinait mal la
jambe, semblait